

the blessings of the respectable Bulgarian Academy tries to minimize the Greek defense against the Italian and German invasion and to counter-balance it with the cooperation of the Bulgarian and Greek communist groups. We deeply regret not so much the mentality of the author as the mentality of his patrons.

Athens

K. CHARALAMBIDIS

Miodrag Ibrovac, *Claude Fauriel et la fortune européenne des poésies populaires Grecque et Serbe. Etude d'Histoire Romantique suivie du Cours de Fauriel professé en Sorbonne (1831-1832)*. Librairie Marcel Didier, Paris 1966. Pp. 718.

De prime abord cette oeuvre intéresse les Grecs et les Serbes, ainsi que les chercheurs qui s'occupent de comparer les poésies populaires dont les racines remontent à des temps très réculés. C'est un gros volume de 684 pages (avec les Index et la table de matières 718 p.), parmi lesquelles l'intervention personnelle de M. Ibrovac, est circonscrite entre les pages 8 à 408, à savoir l'étude de la poésie populaire; son influence en Grèce et en Serbie; et le rôle qu'elles ont joué dans le «romantisme» européen, la signification qu'elles ont eue à partir des luttes des Grecs et des Serbes contre l'Empire Ottoman pour leur libération. L'auteur n'oublie pas l'importance des travaux de Claude Fauriel, dans ce domaine, et de l'intérêt que, grâce à Fauriel, ces deux poésies provoquèrent en Europe «romantique» du XIXe siècle. Le sujet, comme on le voit, est très vaste, pose une série de problèmes, dont l'étendue est encore plus vaste, et qui parfois sont très délicats. Ces recherches ont été faites d'une façon exhaustive par l'auteur, qui très modestement pourtant veut présenter son travail comme un complément de celui de Fauriel (avant-propos, page 10). Après avoir parcouru ce gros livre (même à la hâte) on imagine difficilement un travail plus complet, plus original en matière de poésie populaire. Pour notre part, nous avons beaucoup appris grâce à ce livre. Dans la dernière partie (p. 409-684), M. Ibrovac tout en reproduisant, les cours professés à la Sorbonne par Fauriel en 1831-1832 les accompagne de notes personnelles en commentaires, aussi originaux que les précédents. Avant d'aborder dans l'oeuvre en question, certains de ses aspects et des passages particuliers, reproduisons le prospectus, que les 3 éditeurs avec la collaboration de l'auteur, (nous le supposons) ont fait circuler en même temps que le livre, un travail étant toujours mieux résumé par son auteur que par la critique:

C'est d'abord une monographie sur Claude FAURIEL (1772-1844), membre de l'Institut, promoteur en France des études provençales et italiennes et des études de la littérature comparée, premier éditeur et traducteur des chants populaires grecs, premier titulaire d'une chaire de «littérature étrangère» à la Sorbonne, où il a professé, en 1831-1832—dix ans avant Mickiewicz au Collège de France—, un cours sur les poésies des Serbes et des Grecs soulignant leurs affinités, et sur le *Chant russe d'Igor* et sur les prétendus chants tchèques du Manuscrit de Kralové Dvur.

M. Ibrovac édite et commente ces leçons, restées inédites parmi les papiers de Fauriel à la Bibliothèque de l'Institut de France. Il fait ressortir le rôle de ce grand initiateur, précurseur, avec son ami et disciple Manzoni, des théories de Victor Hugo sur le drame romantique, «l'homme de son temps qui a répandu le plus d'idées nouvelles», comme l'avaient proclamé Sainte-Beuve et Ernest Renan, approuvés par Gaston Paris, Joseph Bédier, Albert Thibaudet, entre autres.

D'après les documents dispersés, souvent ignorés et inédits, M. Ibrovac retrace de façon vivante la genèse des *Chants populaire de la Grèce moderne* de Fauriel, parus en pleine lutte grecque pour l'indépendance, et aussi la fortune européenne des chants grecs et serbes: en France, en Allemagne, en Autriche, dans les pays slaves, en Angleterre, en Italie, en Grèce. Il fait connaître ses amis et informateurs grecs, ses traducteurs, ses émules comme Goethe, Haxthausen, Buchon, Marcellus, Tommaseo. Il définit l'apport du philhellénisme dans la littérature de la Restauration, qui s'est plu à «poétiser» ces chants.

Partant des rapprochements de Fauriel, il les élargit d'après les chants grecs et serbes publiés ultérieurement, évoque l'histoire de la poésie populaire serbe avant et après sa «découverte», le rôle de Vuk Karadžić, le «père de la littérature serbe moderne», et de son frère slovène Kopitar, ses précurseurs, ses admirateurs comme Grimm et Goethe, ses nombreux traducteurs, entre autres Mlle Talvj et Gerhard, qui ont été retraduits par Fauriel, dont il expose la conception de la poésie populaire et sa source (Vico et Wolf).

L'ouvrage comporte vingt planches hors texte avec quarante-deux portraits et autographes.

Passons maintenant à quelques remarques qui concernent le contenu du livre sans vouloir diminuer l'importance du travail, et la compétence de l'auteur. Nous avons dit que les recherches ont été très bien menées, que la documentation nous paraît complète, les commentaires et la bibliographie impeccables. Nous ne relevons pas quelques rares fautes

d'impression qui sont presque toujours inévitables¹ dans toute publication. Il ne sera non plus question ici de discuter de l'oeuvre dans son ensemble — il nous aurait fallu pour cela infiniment plus de temps — qu'il ne nous a été accordé. Notre intention est de nous limiter à des remarques ayant trait à des références, à des affirmations qui ne nous ont pas paru justifiées.

Nous commençons par les affirmations, à la page 156. Monsieur Ibrovac fait commencer la littérature Grecque Moderne à Fauriel et au poète Dion. Solomos; oui, si nous nous plaçons entre les dates de la révolution grecque (1821) et de la Constitution de l'Etat Grec (1832); mais ces limites sont trop étroites. La littérature grecque moderne commence bien avant, comme l'ont prouvé les spécialistes E. Legrand, A. Mirambel, N. Politis, St. Kyriakides, C. Dimaras, L. Politis et d'autres; elle a ses racines aux derniers siècles de Byzance (XIIe-XVe s.) et elle est formée déjà dans ses grandes lignes aux XVe-XVIe siècles. Malgré les mérites de Fauriel, nous ne pouvons pas l'associer chronologiquement à la littérature grecque.² A la page 236 M. Ibrovac nous annonce que D.A. Petropoulos éditera les chansons non utilisées par Fauriel; mais à la page 679 (Appendices B) il présente ces chants, en renvoyant lui-même pour l'ensemble à l'édition de Fauriel. Nous considérons donc que ces chants ont été utilisés par Fauriel. Nous l'avons répété à Monsieur Ibrovac de vive voix à plusieurs reprises, et nous les avons examinés ensemble à la Sorbonne. Rien n'affirme que Fauriel a reçu les pièces du «cahier» no. 195³ après la publication de son livre «Chants populaires de la Grèce Moderne». Les 20 pièces — chants populaires — contenues dans ce cahier présentent quelques omissions d'additions de vers, quelques mots différents, deux chansons, ou pour être plus précise, deux morceaux de deux chansons différentes réunies et présentées comme une et même chanson...

Le cahier no. 195, en dehors de l'esquisse d'une sorte de préface par Fauriel lui-même (voir Ibrovac p. 680-681), contient aussi des chants publiés par Fauriel. Fauriel avait-il ces pièces avant ou après la publication de son recueil, rien ne l'indique. Les utilisa-t-il ou non, nous n'en savons rien. Mais une chose est sûre: les pièces en question se retrouvent dans le livre de Fauriel. A la page 342, M. Ibrovac affirme que

1. Néanmoins N. A. Bees est mort en 1958 et non en 1858 (p. 237).

2. Voir le résumé succinct et bien informé, dans N. Svoronos *Histoire de la Grèce Moderne*. Paris 1953, p. 23-25.

3. Le cahier no. 195 n'est pas en réalité un «cahier» mais un rassemblement de papiers et de publications, fait nous supposons après sa mort.

«les chansons serbes n'oublient pas non plus les invités de noce... En Grèce ils ne semblent pas jouir de cette faveur». Les chansons grecques, plus courtes en cette matière, n'oublient pas les invités: et non plus les bêtes qui assistent au mariage à titre de dot, (moutons, chèvres) ou de moyens de transport (chevaux). Voir chant no. 139 du Recueil de N.G. Politis «*Morceaux choisis de chansons du peuple Grec*», Athènes 1932 p. 178.

A la page 354 M. Ibrovac suppose que le mot Κούρβας qui sert comme injure est serbe (?). Le mot Κούρβας en grec signifie: la femme de mauvaise vie, la putain méchante. D'après Du Cange, il s'agit du mot latin *curba*. (Du Cange Glossarium I. col. 737).

A la page 355. Sur la chanson de «Frère Mort» ou «Voyage Nocturne», l'auteur a omis de citer dans sa riche bibliographie le récent travail de G. Spyridakis «La question de l'origine de la chanson du frère mort», Athènes 1946 (en grec).

A la page 378: L'auteur semble être plutôt d'avis de l'origine slave du héros national grec, Marcos Botzaris. Tant en Grèce qu'en pays Balkaniques, le mot Boča (emprunté à l'Italien?) désigne un récipient en bois qui sert pour mesurer les liquides (vin et huile). Le fabricant de Boča s'appelle Botzaris.

P. 399. Nous sommes d'accord avec l'auteur sur les emprunts réciproques de deux langues grecque et serbe, ainsi que sur l'existence de mots balkaniques, utilisés, malgré leurs différences ethniques et linguistiques par tous les peuples des Balkans. Ces emprunts multiples, de mots, de motifs et de thèmes communs que nous constatons dans toutes les poésies populaires balkaniques (Grecque, Serbe, Albanaise, Bulgare et Roumaine) ont pour nous deux explications en plus de celles fournies par l'auteur. La religion et la domination ottomane. Cette dernière a agit comme catalyseur. Elle a rapproché les peuples chrétiens du Balkan et les a uni contre les musulmans Turcs, leurs maîtres.

P. 402. Les prières pour l'ἀδελφοποιία et le mot très courant d'ἀδερφοποιτοί en grec moderne, semblent prouver que la coutume a été aussi répandue parmi les Grecs. En ce qui concerne l'insistance discrète de l'auteur, d'une part sur la pénétration slave en Grèce et les traces qu'elle y a laissée (p. 404) et de l'idée des Grecs d'helléniser les slaves des Balkans d'autre part (p. 403), nous remarquons que, depuis Kopitar, prédécesseur de Falmerayer (début du XIXe siècle) jusqu'à nos jours (P. Angelov, 1963 et R. Porkt, 1965),¹ ces deux postulats: à savoir a) les

1. Dimitri Angelov, *Kiril i Metodij i bizantiskada kultura i politica. Chilyada i sto godini slavjanska pismenost 863-1963* (en bulgare) p. 58. La politique de By-

Grecs essayent d'helléniser les slaves des Balkans, b) les Grecs ne sont au fond que les slaves hellénisés bien que l'un contredise l'autre—se répètent à satiété. Quant à nous, nous sommes d'avis que c'est aux historiens d'étudier ce problème et de le résoudre avec objectivité et sans aucun chauvinisme. En tant que Grecs, nous ne croyons pas que nous sommes des Slaves, parce que une centaine de mots slaves hellénisés, ou même plusieurs centaines se rencontrent en grec moderne. Et nous ne croyons pas non plus que nous sommes des Romains, pour la même raison—parce que nous possédons une quantité de mots latins hellénisés en grec du moyen-âge et moderne—, bien qu'en nous désignant, nous disons que nous sommes des Ρωμιοί, et en parlant de notre peuple et de notre pays, nous utilisons les termes Ρωμιούσση και Ρωμέικο. Ne parlons pas non plus de nos grandes dettes analogues envers les Albanais, les Turcs, les Bulgares, les Roumains et les Francs. Ajoutons qu'après la dernière guerre nous nous sommes unis — hélas : — à nous endetter de la même façon envers les Américains....

Malgré tous ces emprunts nous avons pu conserver l'unité historique de notre civilisation trimillénaire. Nos chansons populaires «réunissant dans une synthèse vivante des éléments de tous les moments de l'histoire de l'Hellénisme, expriment clairement la continuité de la civilisation Grecque».¹

La comparaison et l'étude des affinités et des écarts entre les poésies populaires, Grecque et Serbe, fait d'une façon presque impeccable et très objective par l'auteur, aurait gagné encore si M. Ibrovac nous avait renseigné d'avantage sur la famille telle que les slaves la conçoivent — la Zadruga — la structure sociale et économique des peuples slaves qui sont en relation avec certains aspects de leur poésie populaire.²

zance envers les slaves installés sur son territoire dès le VIe-VIIe siècles, slaves de Macédoine, de Thrace, de la Grèce du nord et du centre et du Péloponèse... visait en appliquant un programme suivi et une politique vigoureuse à les assujétir complètement et à les assimiler...». Et un peu plus loin: «La politique de Byzance envers les slaves installés dans son territoire fut couronnée de succès... tous les slaves de la Grèce du Nord, du Centre et du Sud ont été hellénisés...» (p. 60).

1. N. Svoronos, l.c. p. 25.

2. Nous avons pu voir à Paris le travail de Ante Ostrić: *La structure et les moeurs de la Société Croate*. Thonon 1950. Ici malheureusement rien n'est dit sur les rapports de la poésie populaire et la famille slave. Nous n'avons pas pu voir ni le travail de Em. Hodnik, *La zadruga étude sociologique de la communauté des familles des slaves méridionaux*, Paris 1947; ni celui de R.A. *La zadruga communauté de famille en Serbie*. Paris 1947 (2ème édition).

Nous ajoutons quelques éléments bibliographiques qui font défaut au livre de Monsieur Ibrovac, à titre seulement de complément d'information.

- N.A. Bees, *Des chansons populaires néo-grecques tirées des manuscrits*. Athènes 1911.
- S. Baud-Bovy, *La chanson populaire grecque du Dodécanèse*. Paris 1936.
- Γ. Ἀποστολάκης, 1) *Τὰ δημοτικὰ τραγούδια*. Μέρος Α. *Οἱ συλλογές*. Ἀθῆναι 1929.
 2) *Ἡ Συλλογὴ τοῦ Ἀραβαντινοῦ*. *Τὸ κλέφτικο τραγούδι*. Ἀθῆναι 1941.
 3) *Τὸ κλέφτικο τραγούδι*. 1945.
- Στ. Κυριακίδης, 1) *Ἡ φυσιολατρεία στὰ δημοτικὰ τραγούδια*. Θεσσαλονίκη 1936.
 2) *Αἱ ἱστορικαὶ ἀρχαὶ τῆς δημόδου νεοελληνικῆς ποιήσεως*. Θεσσαλονίκη 1934.
 3) *Ἡ γένεσις τοῦ διστίχου καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς ἰσομετρίας*. Θεσσαλονίκη 1947.
- Α. Μαγιάκος, *Ἡ γυναῖκα στὰ δημοτικὰ τραγούδια*. Ἀθῆναι 1937.
- Γ. Λαμπρινός, *Τὸ δημοτικὸ τραγούδι*. Ἀθῆναι 1947.
- Κ. Δημαρᾶς, *Ἱστορία τῆς Νεοελληνικῆς Λογοτεχνίας*. Ἀθῆναι 1948.

Sans citer bien entendu les travaux de N. Politis.

James Osborn, *Travel literature and the Rise of Neo-Hellenism in England*: Bulletin of New York Public Library 67, 1963 p. 279-300.

En matière de conclusion et pour dissiper toute impression ambiguë et fausse que notre compte-rendu pourrait faire naître nous répétons ce que nous avons dit au début: le travail de M. Miodrag Ibrovac est un travail impeccable, original, objectif et doit servir comme modèle à des futures travaux.

En tant que Grecs, nous lui sommes reconnaissants pour l'excellente étude de notre poésie populaire, comparée à celle de nos voisins Serbes, et pour l'hommage rendu à Fauriel.